

Glace éternelle

MARIANN BÜHLER

Elle ne sait pas trop comment on se reconnaît quand on ne s’est jamais vu, mais ça marche. Elle guette, ses clients guettent – arrivés en haut de l’escalier, elle voit qu’ils savent: c’est elle, la guide de montagne.

Quand le train est entré en gare, elle a rejeté l’appel et mis son téléphone en mode avion. Elle a pris une grande inspiration, s’est redressée de toute sa hauteur, a mis son corps bien droit, et s’est mise à guetter.

Elle a mal dormi la nuit précédente; la raison lui est apparue le lendemain matin au fond de sa culotte. Elle n’a pas noté son suivi depuis longtemps, à quoi bon documenter ce qui n’est pas régulier. Au moins l’antidouleur fait effet.

Elle serre la main des clients, coche les noms sur la liste.

Peter. L’homme dans la soixantaine qui tente de cacher sa nervosité. Qu’est-ce qui a bien pu l’amener à s’inscrire à cette activité.

Luca a trente ou quarante ans et quelque chose de déterminé, peut-être à cause de son visage hâlé. Elle pourrait le mettre au bout, il est assez lourd, il a son propre baudrier, ce n’est sûrement pas sa première fois.

La jeune femme timide, Flurina. Elle dit qu’elle est inexpérimentée, il s’avérera bientôt qu’elle est au moins aussi expérimentée que Luca. Elle aussi serait bien en dernière de cordée.

Les deux amies, Regi et Andrea, plus ou moins de son âge dirait-elle, quoiqu’avec le temps, celles et ceux qu’elle estime de son âge se révèlent de plus en plus jeunes. Non, encore jamais, c’est l’aventure, pour une fois sans mari ni enfants, elles gloussent.

Elle regarde la liste, tout le monde est là. Elle dit montrez-moi vos chaussures. Vous n’imaginez pas comment les gens débarquent parfois. On va marcher deux jours dans la neige et la glace. C’est pas possible en baskets.

Elle distribue les baudriers à celles et ceux qui n’en ont pas apporté. Elle distribue les crampons. Ne les perdez pas, dit-elle, enfin moi j’y tiens pas. Mais demain vous en aurez besoin. Demain c’est indispensable.

Dans le téléphérique, Peter essaie d’entraîner Luca dans une conversation. Flurina sort une barre de céréales et la mange consciencieusement. Les amies – elle jette un coup d’œil à la liste, Andrea et Regi – bavardent et se tartinent de crème solaire.

À la station intermédiaire, elle dit on va prendre le train. Elle dit par là, on est un groupe annoncé. Son souffle encaisse une crampe, malgré l’antidouleur. Ce n’est pas comme si les crampes la pliaient en deux, à l’instar de sa sœur. Elle essaie d’inspirer profondément et salue le contrôleur d’un air peut-être un peu trop crispé.

Elle dit c’est l’occasion d’aller aux toilettes. Tandis que tout le monde disparaît, elle sort une dernière fois le téléphone de son sac, tapote l’avion, attend un instant. Des messages sont arrivés et des appels sont restés sans réponse. Elle tapote une nouvelle fois l’avion, remet les messages non lus dans son sac.

Elle s’est demandé, ces deux derniers jours, ce qu’elle devait faire. Guider cette excursion ou aller là-bas, passer les derniers jours, les dernières heures. Maintenant elle est là, sans trop savoir si elle l’a décidé ou si c’est arrivé.

Les derniers reviennent des toilettes, le train suivant relâche déjà un nouveau groupe, elle dirige le sien dans un coin.

Elle sort le baudrier de son sac. Elle dit: ça s’enfile comme ça, ça en haut, mousquetons devant, ceinture bien serrée, on tire là et là. Plus de jeu autour des cuisses. Elle aide et vérifie. Elle recommande de mettre des guêtres.

Elle dit allez on y va, ils traversent le tunnel humide où une publicité vante une attraction touristique qu’elle n’a jamais vue. Pourquoi regarder un écran quand la réalité au bout du tunnel est beaucoup plus intense.

Le ciel est très bleu et la neige est très blanche. Elle explique la cordée, les nœuds, les distances à garder pour répartir le poids sur la glace. Là-haut, il reste de la neige, aqueuse, granuleuse. Pas besoin de crampons, les crampons c’est pour demain.

Elle place Luca en dernière position. Il se rengorge. Elle prend Peter derrière elle, à cause du poids dit-elle, pour bien répartir. Elle sent sa peur. Qu’est-ce qui a bien pu l’amener là, avec toute cette peur.

Ils partent et elle sent Peter souffler derrière elle. Ça ne peut pas déjà être la fatigue. Elle avance avec précaution. Elle sait qu’il faut un moment pour que tout le monde s’habitue à marcher en cordée, trouve un rythme régulier, sans tirer, sans se faire tirer. Sans marcher sur la corde. Avec les crampons, ça sera encore plus compliqué.

Elle décrit une courbe, forme presque un cercle avec la corde et les personnes encordées.

Ici, nous nous tenons sur huit à neuf cents mètres de glace dit-elle. Il y a trente ou quarante ans, ce glacier faisait une centaine de mètres de plus d’épaisseur. Je suis venue pour la première fois il y a vingt-cinq ans. Je m’en souviens. Là en bas, on voit la matière des moraines latérales, qui s’amasse par couches, avec au sommet de l’herbe. Le glacier s’éten-

dait jusque-là. Jusque sous l’herbe.

Elle dit on repart. On va marcher deux heures. Il y aura des crevasses à sauter. Je vais chercher le meilleur tracé. Restez en mouvement, prenez l’élan de vos pas. Sautez par-dessus les crevasses au même rythme que vous marchez.

Elle dit n’ayez pas peur. Si vous chutez, les personnes devant et derrière vous retiennent. Gardez la corde bien tendue. Ne vous rapprochez pas.

Elle dit criez s’il y a quoi que ce soit. On fera une pause après deux heures. Ensuite on montera vers la cabane où on mange et où on dort.

Elle dit au fil de la randonnée, je ferai des pauses pour pointer des choses, expliquer ce qu’on voit.

Elle brise le cercle et repart dans la neige de plus en plus savonneuse. Derrière elle, Peter hésite devant les crevasses. Il est grand, il a de longues jambes, plus longues que les siennes, il peut le faire. Mais à chaque fois, ça tire dans la corde. Elle se retourne de moitié, s’arrête un instant, dit allez, un grand pas, prends de l’élan.

Puis les crevasses se raréfient, il y a des flaques bleues dans la neige. Elle suit un arc de cercle en direction des moraines.

Jusque-là, elle a réussi à contenir les crampes. Il faudra quand même un autre antidouleur. Par moments, elle craint que ça déborde.

Au fil de la marche, le groupe disparaît de sa conscience et c’est comme si elle était là-bas. Comme si elle était rattrapée par ce qu’elle avait voulu contourner.

Si elle était là-bas, elle aurait soudain su ce qu’elle voulait dire. Elle aurait dit on a vécu longtemps en même temps. Elle n’aurait pas dit c’était un honneur ou un plaisir parce que ça aurait été mentir. Elle aurait dit qu’il y avait des choses qu’elle voulait laisser telles quelles, devait laisser telles quelles, car elle ne pouvait pas les défaire. Qu’elle lui souhaitait le meilleur là où elle allait. Qu’elle espérait qu’elle pouvait partir légère. Ça, elle pouvait le lui souhaiter.

Quelque chose dans sa gorge se resserre, sa poitrine se gonfle au moment où elle dit, en pensée, distinctement: je te souhaite de partir légère.

Elle avale sa salive avant de former un nouveau cercle avec le groupe.

Elle dit on va faire une pause. Mangez quelque chose. Buvez. N’oubliez pas de boire. C’est important de boire à cette altitude.

Luca pose des questions. Elle donne des réponses. Regi et Andrea font des selfies. Flurina regarde la glace comme si elle espérait que quelque chose ait lieu, que le paysage résolve quelque chose, dissolve quelque chose en elle. Peter mâche en silence et regarde autour de lui comme si ça faisait deux heures qu’il n’avait pas levé les yeux de ses pieds. Il a l’air secoué. Elle donnerait beaucoup pour revoir tout ça pour la première fois.

Bien sûr que ça continue de l’éblouir, mais c’est un éblouissement moindre, taché d’autres choses, de choses qui flottent, comme les pierres dans la glace sous elle. La glace brille au soleil et les pierres sont en apesanteur. Elle songe à le montrer, puis renonce, le garde pour elle.

Elle ne saurait pas comment partager ce sentiment flou. Il l’envahit quand elle pense au fait que le glacier disparaît. Comme avant, quand elle a été rattrapée par le deuil. Ou quand elle a compris pourquoi elle transpirait comme ça la nuit, pourquoi elle avait des crampes après tant d’années et pourquoi désormais il fallait des antidouleurs toutes les quelques semaines.

Au-dessous d’elle, les cailloux flottent dans la glace scintillante. Au-dessus d’elle, le ciel est toujours d’un bleu éclatant. L’étendue de glace est vaste, elle-même toute petite, pourtant part de cette immensité.

Le mieux serait de ne plus venir. Laisser les glaciers être des glaciers. Faire ce qui pourrait vraiment aider: beaucoup moins d’à peu près tout. Au lieu de ça, elle continue. Tous ces groupes qui marchent encordés sur la glace pour voir les glaciers tant qu’il est encore temps. Le nombre de fois qu’elle a entendu ça.

Au moins, pense-t-elle, ils s’exposent à ce qui est sur le point de disparaître. Pas comme elle qui fait la guide pendant que quelqu’un est en train de mourir. Qui s’imagine que ses pensées de tout à l’heure, quand elle se traînait dans cette neige granuleuse, auraient été une bonne façon de dire adieu. Elle soupire, prend une grande inspiration, annonce le départ.

Elle dit on range les téléphones, les pique-niques, on repart. Prochaine pause là-bas, au premier glacier depuis la gauche, près du couloir sombre, au bas de l’escalier.

En haut de l’escalier vissé à la paroi, là où le glacier se frottait il y a quelques siècles, elle se retournera comme chaque fois, embrassera du regard l’étendue glacée, les sommets alentours, et elle sera heureuse de pouvoir revoir ça. Elle annoncera son groupe et s’installera dans la chambre. Elle trinquera avec les autres, savourera la bière et le repas. Une fois la nuit presque tombée, elle dira bonne nuit, mais au lieu de monter elle descendra à l’aire d’atterrissage, allumera son téléphone, cliquera sur le dernier message vocal.

Elle entendra la voix de sa sœur, elle est partie cet après-midi, elle était tranquille, je comprends que tu n’aies pas pu être là, fais signe quand tu reviens des montagnes.

Elle pleurera, moins la morte que parce que sa sœur la comprend, pleurera de cette nouvelle légèreté. Elle attendra qu’on ne voie plus ses larmes. Elle se lavera les dents, changera son tampon, prendra un antidouleur par précaution. Elle dormira bien cette nuit-là. En sombrant dans le sommeil, elle pensera à la glace qui brille au soleil et aux pierres flottantes qu’elle renferme.

Traduction de l’allemand par Camille Logoz.

biblio

Verschiebung im Gestein

Zürich, Atlantis, 2024.



MICHEL BÜHRER

bio

MARIANN BÜHLER est née en 1982 près de Lucerne et vit à Bâle. Autrice et médiatrice littéraire, elle a initié et dirigé le projet SofaLesungen (Lectures Canap). Pour son premier roman, *Verschiebung im Gestein*, elle a été nominée pour le Prix suisse du livre et a obtenu le prix Terra Nova 2025 de la Fondation Schiller suisse. Cet inédit paraîtra dans le prochain volume de la revue suisse d’échanges littéraires quadrilingue *Viceversa littérature* (Editions Zoé, Rotpunktverlag, Edizioni Casagrande). *Viceversa 19*, qui se décline sur le thème «Entre-deux» («Dazwischen», «In bilico»), sera verni le 31 mai dans le cadre des Journées littéraires de Soleure.

CAMILLE LOGOZ est traductrice littéraire et enseignante à Lausanne. Elle a notamment traduit *Femmes sous surveillance* d’Iris von Roten (Antipodes, 2021), et *Une simple intervention*, roman de la Bâloise Yael Inokai (Zoé, 2024). Elle nous parle de sa traduction de cet inédit dans un texte à lire sur notre site. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d’un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l’Andelyn, de la Fondation Minkoff et de l’Association [\[chlitterature.ch\]](http://chlitterature.ch).